

Le cheminement spirituel de Syntica

SOMMAIRE

T3 ch.254	La rencontre de Syntica, esclave grecque
T4 ch.282	Description physique de Syntica
T4 ch.283	Syntica parle de sa rencontre avec la Vérité
T4 ch.285	Syntica veut quitter la Science pour la Sagesse. Jésus lui dira la Sagesse de cette Science.
T4 ch.286	Leçon à Syntica sur le souvenir des âmes
T5 ch.307	Rédemption et faute originelle
T5 ch.314	Promesse de Syntica au départ de son exil
T5 ch.316	L'adieu de Jésus à Jean d'Endor et à Syntica
T5 ch.321	Sagesse de Syntica qui reconforte Jean d'Endor
T5, ch.366	Lettres d'Antioche
T10 ch.632	Apparition de Jésus ressuscité à Syntica

TOME 3

Chapitre 254, p.206

La rencontre de Syntica ; esclave grecque

22 juin 28

Césarée Maritime

254.4 Qu'est-ce qui remue là-bas, dans ces buissons ? » dit Jésus en dressant la tête et en regardant devant, vers un enchevêtrement de ronces et d'autres plantes, dont les longs branches montent à l'assaut d'une haie de figuiers d'Inde, qui sont plus en arrière avec leurs palettes aussi dures que les branches des autres plantes sont flexibles.

« Un autre crocodile, Seigneur ? » gémit Marthe, terrorisée.

Mais le bruit augmente et il sort de là un visage humain, de femme. Elle regarde et voit tous ces hommes ; elle se demande si elle va fuir à travers la campagne ou se cacher dans la galerie sauvage. Mais la première idée l'emporte et elle s'enfuit en poussant un cri.

« Lépreuse ? Folle ? Possédée ? » se demandent-ils, perplexes.

Mais la femme revient sur ses pas parce qu'un char romain arrive de Césarée, qui est déjà très proche. La femme semble prise au piège comme un rat. Elle ne sait où aller car Jésus et ses disciples sont maintenant près du buisson qui lui servait de refuge et elle ne peut y retourner, et elle ne veut pas aller vers le char... Dans les premières brumes du soir – car la nuit tombe rapidement après un puissant crépuscule –, on voit qu'elle est jeune et gracieuse, bien qu'échevelée et portant des vêtements déchirés.

« Femme ! Viens ici ! » ordonne impérieusement Jésus.

La femme tend les bras en suppliant :

« Ne me fais pas de mal !

– Viens ici. Qui es-tu ? Je ne te ferai aucun mal. »

Jésus lui parle si doucement qu'il la persuade. La femme s'avance, courbée, et elle se jette par terre en disant :

« Qui que tu sois, aie pitié. Tue-moi, mais ne me livre pas au maître. Je suis une esclave fugitive...

– Qui était ton maître ? Et toi, d'où es-tu ? Tu n'es sûrement pas juive. Ton accent l'indique, tout comme ton vêtement.

– Je suis grecque. L'esclave grecque de... Oh, pitié ! Cachez-moi ! Le char va arriver... »

Ils forment tous un groupe autour de la malheureuse qui se pelotonne par terre. Le vêtement déchiré par les ronces laisse voir les épaules sillonnées de coups et marquées de griffures. Le char passe sans qu'aucun de ses occupants ne manifeste le moindre intérêt pour le groupe arrêté près de la haie.

« Ils sont passés. Parle. Si nous le pouvons, nous allons t'aider, dit Jésus en posant la pointe des doigts sur sa chevelure défaite.

254.5 – Je suis Syntica, l'esclave grecque d'un noble romain de la suite du Proconsul.

– Mais alors tu es l'esclave de Valérien ! S'écrie Marie de Magdala.

– Ah ! Pitié, pitié ! Ne me dénonce pas à lui, supplie la malheureuse.

– Ne crains rien. Je ne parlerai jamais plus à Valérien » répond Marie-Madeleine.

Et elle explique à Jésus :

« C'est un des romains les plus riches et les plus dégoûtants que nous ayons ici. Et il est aussi cruel que débauché.

– Pourquoi t’es-tu enfuie ? demande Jésus.

– Parce que j’ai une âme. Je ne suis pas une marchandise. (la femme s’enhardit, en voyant qu’elle a trouvé des gens qui ont pitié d’elle). Je ne suis pas une marchandise. Lui, il m’a achetée, c’est vrai. Mais il peut avoir acheté ma personne pour décorer sa maison, pour que j’égaie ses heures par la lecture, pour que je le serve. Mais rien d’autre. Mon âme m’appartient ! Ce n’est pas une chose qu’on achète. Mais il la voulait aussi.

– Comment sais-tu que tu as une âme ?

– Je ne suis pas illettrée, Seigneur. Butin de guerre dès mon plus jeune âge, mais pas plébéienne. C’est mon troisième maître et c’est un faune répugnant. Mais il me reste les paroles de nos philosophes. Et je sais qu’il n’y a pas que la chair en nous. Il y a quelque chose d’immortel en nous, quelque chose qui n’a pas de nom précis pour nous. Mais ce nom, je le sais depuis peu. Il est passé un jour un homme à Césarée. Il faisait des prodiges et parlait mieux que Socrate et que Platon. On en a beaucoup parlé, dans les thermes et dans les tricliniums, ou dans les péristyles dorés, souillant son auguste nom en le prononçant dans les salles d’immondes orgies. Et mon maître a voulu que, justement moi qui déjà pressentais qu’il y avait quelque chose d’immortel qui n’appartient qu’à Dieu et ne s’achète pas comme une marchandise sur un marché d’esclaves, je relise les œuvres des philosophes pour les comparer et chercher s’ils mentionnaient cette chose ignorée que l’homme venu à Césarée a nommé : “ âme ”. C’est à moi qu’il a fait lire cela ! A moi qu’il voulait asservir à sa sensualité ! C’est ainsi que j’ai appris que cette chose immortelle, c’est l’âme. Et pendant que Valérien et ses pareils écoutaient ma voix et, entre une éructation et un bâillement, essayaient de comprendre, de comparer et de discuter, moi je rassemblais leurs discours, rapprochant les paroles de l’Inconnu de celles des philosophes et je me les mettais ici, en concevant une dignité toujours plus forte pour repousser sa passion... il m’a battue à mort, il y a quelques soirs, parce que je l’ai repoussé avec mes dents... et je me suis enfuie le jour suivant... Cela fait cinq jours que je vis dans ces buissons, cueillant la nuit des mûres et des figues d’Inde. Mais on finira par me prendre. Il me cherche sûrement. Il m’a achetée trop cher et je plais trop à ses sens pour qu’il me laisse partir... Aie pitié !

254.6 Tu es hébreu et tu sais sûrement où il se trouve. Je te demande de me conduire à l’Inconnu qui parle aux esclaves et qui parle de l’âme. On m’a dit qu’il est pauvre. Je souffrirai la faim, mais je veux être auprès de lui pour qu’il m’instruise et me relève. On s’abrutit à force de vivre avec des brutes, même si on leur résiste. Je veux revenir à la possession de ma dignité morale.

– Cet homme, l’Inconnu que tu cherches, est devant toi.

– Toi ? O Dieu inconnu de l’Acropole, salut ! »

Elle se courbe, front à terre.

« Tu ne peux rester ici, mais moi, je vais à Césarée.

– Ne m’abandonne pas, Seigneur !

– Je ne t’abandonne pas... Je réfléchis.

– Maître, notre char nous attend certainement à l’endroit convenu. Envoie quelqu’un pour prévenir. Dans le char, elle sera aussi en sécurité que chez nous, conseille Marie de Magdala.

– Oh oui, Seigneur ! Auprès de nous, à la place du vieil Ismaël. Nous l’instruirons sur toi. Elle sera arrachée au paganisme, supplie Marthe.

– Veux-tu venir avec nous ? demande Jésus.

– Avec n’importe lequel de tes disciples, pourvu que je ne sois plus avec cet homme. Mais... mais, ici il y a une femme qui m’a dit qu’elle le connaissait ? Ne me trahira-t-elle pas ? Ne viendra-t-il pas des romains chez elle ? Ne...

– N’aie pas peur. A Béthanie, il ne vient pas de romains, surtout de cette espèce, dit Marie-Madeleine pour la rassurer.

– Simon et Simon-Pierre, allez chercher le char. Nous vous attendons ici. Nous entrerons dans la ville plus tard » ordonne Jésus.

254.7 ... Quand le lourd char couvert s’annonce par le bruit des sabots et des roues et par la lanterne qui pend du toit, ceux qui attendaient se lèvent du côté de la route, où ils doivent avoir dîné, et s’avancent à sa rencontre.

Le char s’arrête en cahotant sur le bord du chemin en piteux état ; Pierre et Simon en descendent, immédiatement suivis d’une femme âgée qui court embrasser Marie-Madeleine en disant :

« Je ne veux pas attendre un seul instant pour te dire que je suis heureuse, pour te dire que ta mère se réjouit avec moi, pour te dire que tu es redevenue la blonde rose de notre maison, comme quand tu dormais dans ton berceau après avoir sucé mon sein ! » et elle n’en finit plus de l’embrasser.

Marie pleure dans ses bras.

« Femme, je te confie cette jeune femme et je te demande le sacrifice d’attendre ici toute la nuit. Demain, tu pourras aller au premier village sur la route consulaire et nous y attendre. Nous viendrons avant l’heure de tierce, dit Jésus à la nourrice.

– Que tout soit comme tu veux, béni que tu es ! Permits-moi seulement de donner à Marie les vêtements que je lui ai apportés. »

Elle remonte dans le char avec la Vierge Marie, Marie-Madeleine et Marthe. Quand elles en sortent, Marie-Madeleine est telle que nous la verrons toujours par la suite : elle porte un vêtement simple, un fin voile de lin très ample et un manteau sans ornements.

« Va, Syntica, et sois tranquille. Demain, nous viendrons nous aussi. Adieu » dit Jésus en la saluant. Et il reprend la route de Césarée...

254.8 La promenade du bord de mer fourmille de gens qui se promènent à la lueur des torches ou de lanternes portées par des esclaves et y respirent l'air qui vient de la mer et rafraîchit grandement les poumons fatigués par la chaleur étouffante de l'été. Ces promeneurs appartiennent à la classe des riches romains. Les juifs sont dans leurs maisons et prennent le frais sur les terrasses. Le bord de mer ressemble à un très vaste salon à l'heure des visites. S'y promener implique d'y être littéralement examiné dans les moindres détails. C'est pourtant par là que passe Jésus... malgré la longueur de la promenade, et sans se soucier de ceux qui l'observent, font des commentaires ou se moquent.

« Maître, toi ici ? A cette heure-ci ? » demande Lydia, assise sur une sorte de fauteuil, ou de divan, porté par des esclaves sur le bord du chemin. Elle se lève.

« Je viens de Dora et je me suis attardé. Je suis à la recherche d'un logement.

– Je te dirais bien : voici ma maison » et elle lui indique un bel édifice derrière elle. « Mais je ne sais si...

– Non. Je te remercie, mais je n'accepte pas. J'ai avec moi une nombreuse compagnie et deux sont déjà allés de l'avant avertir des personnes que je connais. Je crois qu'elles m'accorderont l'hospitalité. »

TOME 4

Chapitre 282, p.438

La délation au Sanhédrin concernant Hermastée, Jean d'Endor et Syntica

Vendredi 22 septembre 28

Béthanie

Description physique de Syntica

Je ne pourrais pas la considérer comme une véritable beauté. Mais ses yeux d'un noir adouci par des nuances d'indigo foncé sous un front haut et plein de noblesse, attirent l'attention plus encore que son corps, qui est assurément plus beau que son visage : un corps mince sans être maigre, bien proportionné, avec une démarche et des mouvements harmonieux. Mais c'est le regard qui accroche l'intérêt : ce regard intelligent, ouvert, profond, qui semble aspirer le monde, en faire le tri, retenir ce qui est bon, utile, saint, et repousser ce qui est mauvais, ce regard sincère, qui se laisse fouiller jusque dans ses profondeurs et dont l'âme ressort pour scruter ce qui l'environne. S'il est vrai que le regard permet de connaître une personne, je peux dire que Syntica est une femme au jugement sûr, aux pensées fermes et honnêtes.

Chapitre 283, p.441

Syntica parle de sa rencontre avec la Vérité

Vendredi 22 septembre 28

Béthanie

283.1 Jésus est assis dans la cour à portiques qui se trouve à l'intérieur de la maison de Béthanie, la cour que j'ai vue remplie de disciples le matin de la Résurrection de Jésus. Assis sur un siège en marbre couvert de coussins, le dos appuyé au mur de la maison, entouré des maîtres de maison, des apôtres et des disciples Jean et Timon, plus Joseph et Nicodème, et des pieuses femmes, il écoute Syntica qui, debout devant lui, semble répondre à quelque question qu'il a posée. Tous, plus ou moins intéressés, écoutent dans des poses variées, les uns assis sur des sièges, d'autres sur le sol, d'autres encore debout ou appuyés aux colonnes ou au mur.

« ... c'était une nécessité, pour ne pas sentir tout le poids de ma condition. C'était ne pas être persuadée, un refus d'être persuadée que j'étais seule, esclave, exilée de ma patrie, que ma mère et mes frères, mon père et la si tendre et douce Ismène étaient perdus pour toujours. Mais je voulais penser que, même si le monde entier s'acharnait à nous séparer, comme Rome nous avait séparés et vendus comme des bêtes de somme, nous qui étions libres, un endroit nous aurait réunis, au-delà de la vie. Je voulais penser que notre vie n'est pas seulement une matière, une matière qu'on enchaîne, mais qu'elle a intérieurement une force libre qu'aucune chaîne ne retient captive, sauf la volonté de vivre dans le désordre moral et la ripaille.

Vous appelez cela : " péché ". Celui et ceux qui étaient mes lumières dans l'obscurité de ma nuit d'esclave expliquent cela d'une autre façon. Mais eux aussi admettent qu'une âme clouée au corps par des passions mauvaises et corporelles, n'arrive pas à ce que vous, vous appelez le Royaume de Dieu, et nous la vie dans l'Hadès avec les dieux. Et par conséquent, il faut éviter de tomber dans la matérialité et s'efforcer d'atteindre la liberté du corps, en se donnant un héritage de vertu pour posséder une immortalité heureuse et être réunis à ceux qu'on a aimés.

Je voulais penser que rien n'empêche l'âme des morts d'assister l'âme des vivants, et sentir par conséquent auprès de moi l'âme de ma mère, retrouver son regard et sa voix quand elle parle à l'âme de sa fille, et pouvoir dire : " Oui, mère, pour venir vers toi, oui. Pour ne pas troubler ton regard, oui. Pour ne pas mettre de larmes dans ta voix, oui. Pour ne pas endeuiller l'Hadès où tu es en paix, oui. C'est pour tout cela que je garderai mon âme libre, l'unique possession que j'aie et que personne ne peut m'enlever et que je veux conserver pure pour pouvoir soumettre ma raison à la vertu. "

Penser ainsi, c'était liberté et joie. Et c'est ainsi que je voulais penser et agir. Car c'est une philosophie tronquée et fautive de penser d'une manière, puis d'agir d'une autre manière, non conforme à la pensée. Penser ainsi, c'était se reconstruire une patrie, même en exil, une patrie intime dans le *moi*, avec ses autels, sa foi, sa croyance, ses affections... Une patrie grande, mystérieuse, et pas telle pourtant, dans ce mystère de l'âme qui sait qu'elle n'ignore pas l'au-delà, même si présentement elle le connaît comme un marin, au milieu de la vaste mer dans un matin brumeux, connaît les détails de la côte : confusément, comme une ébauche avec à peine quelque point qui se dessine nettement et qui, pourtant,

suffit, oh ! Suffit au navigateur fatigué que les tempêtes ont tourmenté, pour dire : “ Voilà, c’est le port, c’est la paix ” : la patrie des âmes, le lieu d’où elles viennent... le lieu de la vie. Car la vie prend naissance de la mort...

283.2 Oh ! Cela, je ne l’ai compris qu’à moitié, tant que je n’ai pas connu une de tes paroles. Après... après, ce fut comme si un rayon de soleil avait frappé le diamant de ma pensée. Tout fut lumière, et j’ai compris jusqu’où étaient arrivés les maîtres grecs et comment ensuite ils s’étaient perdus, car il leur manquait une donnée, une seule, pour résoudre exactement le théorème de la vie et de la mort. Cette donnée, c’est le vrai Dieu, Seigneur et Créateur de tout ce qui existe !

Puis-je le nommer de mes lèvres païennes ? Oui, je le peux, parce que c’est de lui que je viens comme tous. Car il en a mis la capacité dans l’esprit de tous les hommes et, chez les plus sages, une intelligence supérieure qui les fait paraître vraiment comme des demi-dieux par une puissance qui dépasse les limites de l’humanité. Oui, parce que c’est lui qui leur a fait écrire ces vérités qui déjà sont de la religion, sinon divine comme la tienne, du moins morale, et capable de garder les âmes “ vivantes ”, non pas pour la durée de leur séjour ici, sur terre, mais pour toujours.

Depuis, j’ai compris ce que veut dire : “ C’est par la mort que la vie prend naissance.” Celui qui l’a dit ressemblait à un homme pas tout à fait ivre, mais bien d’une intelligence alourdie. Il a dit une parole sublime, mais ne l’a pas comprise entièrement. Moi, Seigneur – pardonne mon orgueil –, j’ai compris mieux que lui et, depuis ce moment, j’en suis heureuse.

– Qu’est-ce que tu as compris ?

– Que cette existence n’est que le principe embryonnaire de la vie et que la vraie vie commence quand la mort nous enfante... à l’Hadès comme païenne, à la vie éternelle comme croyante en toi. Ai-je tort ?

– Tu as raison, femme » approuve Jésus.

283.3 Nicodème interrompt :

« Mais comment as-tu pu être informée des paroles du Maître ?

– Celui qui a faim cherche de la nourriture, seigneur. Moi, je cherchais ma nourriture. Lectrice grâce à ma culture, à ma belle voix, à ma prononciation, je pouvais lire beaucoup dans les bibliothèques de mes maîtres. Mais je n’étais pas encore rassasiée. Je sentais qu’il y avait autre chose, au-delà des murs historiés de la science humaine et, comme prisonnière dans une prison d’or, je battais les murs, je forçais les portes pour sortir, pour trouver... Quand je suis venue en Palestine avec mon dernier maître, je craignais de tomber dans les ténèbres... mais, au contraire, j’allais vers la lumière. Les paroles des serviteurs de Césarée étaient comme autant de coups de pics qui effritaient les murs, en ouvrant des fissures de plus en plus grandes par où pénétrait ta Parole. Et moi, je recueillais ces paroles et ces connaissances et, comme un enfant enfile des perles, je les alignais, je m’en faisais un ornement, j’en tirais de la force afin d’être toujours plus purifiée pour recevoir la vérité.

Je me rendis compte qu'en me purifiant j'allais trouver. Et dès cette terre. Je voulais être pure, même au prix de ma vie, pour la rencontre avec la Vérité, avec la Sagesse, avec la Divinité. Seigneur, je dis des paroles folles. Eux me regardent d'un air étonné. Mais c'est toi qui me les as demandées...

– Parle, parle, C'est nécessaire.

– Avec force et tempérance, j'ai résisté aux pressions extérieures. J'aurais pu être libre et heureuse selon le monde. Il m'aurait suffi de le vouloir. Mais je n'ai pas voulu troquer la sagesse contre le plaisir, car sans la sagesse, il ne sert à rien d'avoir les autres vertus. Le philosophe l'a dit : " Si la justice, la tempérance et la force ne s'accompagnent pas de la sagesse, c'est comme un décor peint, une vraie vertu d'esclaves, sans rien de solide ni de réel. " Moi, je voulais avoir des choses réelles. Mon maître, naïvement, parlait de toi en ma présence. Alors ce fut comme si les murs devenaient un voile. Il suffisait de vouloir pour déchirer le voile et s'unir à la vérité. Je l'ai fait.

283.4 – Tu ne savais pas que tu allais nous trouver, intervient Judas.

– Je savais croire que Dieu récompense la vertu. Je ne voulais ni or, ni honneurs, ni la liberté physique, pas même cette dernière. Mais je voulais la vérité. C'était elle que je demandais à Dieu, ou bien la mort. Je voulais que me soit épargné l'avilissement de devenir " un objet ", et davantage encore de consentir à l'être. Je renonçais à tout ce qui est corporel, en te cherchant, Seigneur, car les recherches, quand elles passent par les sens, sont toujours imparfaites – et tu l'as vu quand, après t'avoir aperçu, je me suis enfuie, trompée par mes yeux – alors, je me suis abandonnée à Dieu qui est au-dessus de nous et en nous et qui informe l'âme de lui. Et je t'ai trouvé parce que mon âme m'a conduite à toi.

– La tienne est une âme païenne, dit encore Judas.

– Mais l'âme renferme toujours du divin, surtout quand, avec effort, elle s'est préservée de l'erreur... Et tend par conséquent aux choses de sa propre nature.

– Tu te compares à Dieu, toi ?

– Non.

– Dans ce cas, pourquoi dis-tu cela ?

– Comment ? C'est toi, un disciple du Maître, qui me le demandes ? A moi, qui suis grecque et libre depuis peu ? Quand il parle, tu n'entends pas ? Ou bien le ferment du corps en toi est-il tel qu'il te rend sourd ? Le Maître ne dit-il pas toujours que nous sommes enfants de Dieu ? Nous sommes donc des dieux, si nous sommes des enfants du Père, du Père qui est le sien et le nôtre, et dont il ne cesse de parler. Tu pourrais me reprocher de n'être pas humble, mais pas d'être incrédule et inattentive.

– De sorte que tu te crois meilleure que moi ? Crois-tu avoir tout appris dans les livres de ta Grèce ?

– Non. Ni l'un, ni l'autre. Mais les livres des sages, d'où qu'ils soient, m'ont donné le minimum pour m'apprendre comment me conduire. Je ne doute pas qu'un juif soit meilleur que moi. Mais je suis heureuse dans mon sort qui me vient de Dieu. Que puis-je désirer de plus ? 283.5 J'ai tout trouvé en trouvant le Maître. Et je pense que cela a été ma destinée car réellement je vois que veille sur moi une puissance qui m'a donné un grand destin que je n'ai fait que seconder, parce que je me rendais compte qu'il était bon.

– Bon ? Tu as été esclave, et de maîtres cruels... Si le dernier t'avait reprise, par exemple, comment aurais-tu secondé le destin, toi qui es si sage ?

– Tu t'appelles Judas, n'est-ce pas ?

– Oui, eh bien ?

– Eh bien... rien. Je veux me souvenir de ton nom en plus de ton ironie. Prends garde, car l'ironie est imprudente, même chez les hommes vertueux... Comment aurais-je secondé le destin ? Je me serais peut-être tuée. Car, réellement, dans certains cas, il vaut mieux mourir que vivre, bien que le philosophe dise qu'il n'est pas bien et même qu'il est impie de se procurer ce bien par soi-même, car seuls les dieux ont le droit de nous appeler à eux. Et c'est cette attente d'un signe des dieux qui m'a toujours empêchée de le faire dans les chaînes de mon triste sort. Mais alors, si j'avais été reprise par ce maître immonde, j'y aurais vu le signe suprême et j'aurais préféré la mort à la vie. J'ai une dignité, moi aussi, homme.

– Et s'il te reprenait maintenant ? Tu serais toujours dans les mêmes dispositions...

– Maintenant, je ne me tuerais plus. Maintenant, je sais que les violences contre la chair ne blessent pas l'esprit qui n'y consent pas. Maintenant, je résisterais jusqu'à être brisée par la force, jusqu'à être tuée par la violence. Car je prendrais cela aussi pour un signe de Dieu qui m'aurait appelée à lui par cette violence. Et je mourrais tranquille, sachant que ce ne serait que pour perdre ce qui est périssable.

– Tu as bien répondu, femme » dit Lazare, et Nicodème approuve lui aussi.

« Le suicide n'est jamais permis » dit Judas.

Jésus intervient doucement :

« Nombreuses sont les choses interdites dont on ne respecte pas l'interdiction. Mais toi, Syntica, tu dois penser que, comme Dieu t'a toujours guidée, il t'aurait préservée même de la violence sur toi-même. 283.6 Maintenant, va. Je te serais reconnaissant d'aller chercher l'enfant et de me l'amener. »

La femme s'incline jusqu'à terre et s'en va. Tous la suivent du regard.

Lazare murmure :

« Et c'est toujours comme cela ! Moi, je ne peux comprendre pourquoi les choses qui en elle ont été " vie ", ont été " mort " pour nous, israélites. Si tu as la possibilité de l'examiner encore, tu verras que le même hellénisme qui nous a corrompus, nous qui étions déjà en possession d'une Sagesse, l'a sauvée, elle. Pourquoi ?

– Parce qu'admirables sont les voies du Seigneur. Il les ouvre à ceux qui le méritent. Et maintenant, mes amis, je vous congédie car la soirée avance. Il me plaît que vous tous ayez entendu parler la grecque. Après avoir constaté comment Dieu se révèle aux meilleurs, tirez-en comme conclusion que l'exclusion des troupes de Dieu de toute personne qui n'appartient pas à Israël est haineuse et dangereuse. Prenez-le comme règle à l'avenir... Ne bougonne pas, Judas. Et toi, Joseph, n'aie pas de scrupules déplacés. Vous n'êtes contaminés en rien, aucun d'entre vous, pour avoir approché une grecque. Faites en sorte de ne pas approcher le démon et de ne pas lui donner l'hospitalité. Adieu, Joseph. Adieu, Nicodème. Pourrai-je vous voir encore pendant que je suis ici ? Voici Marziam... Viens, mon enfant, salue les chefs du Sanhédrin. Que vas-tu leur dire ?

– Que la paix soit avec vous et... j'ajoute : à l'heure de l'encens, priez pour moi.

– Tu n'en as pas besoin, petit. Mais pourquoi justement à cette heure-là ?

– Parce que la première fois que je suis entré au Temple, avec Jésus, il m'a parlé de la prière du soir... Et c'est si beau ! ...

– Et toi, tu prieras pour nous ? Quand ?

– Je prierai... je prierai matin et soir. Pour que Dieu vous préserve du péché pendant le jour et pendant la nuit.

– Et que diras-tu, mon enfant ?

– Je dirai : " Seigneur très-haut, fais de Joseph et de Nicodème de vrais amis de Jésus. " Et cela suffira, car celui qui est un véritable ami ne fait pas de peine à son ami. Et celui qui ne fait pas de peine à Jésus est sûr de posséder le Ciel.

– Que Dieu te garde ainsi, mon enfant ! » disent les deux membres du Sanhédrin en lui faisant une caresse.

Sur ce, ils saluent le Maître, puis la Vierge et Lazare en particulier, tous les autres ensemble, et ils s'en vont.

Chapitre 285

Lazare offre un refuge à Jean d'Endor et Syntica

Samedi 30 septembre au mardi 3 octobre 28

Béthanie, et en chemin vers Jéricho

Syntica veut quitter la Science pour la Sagesse.

Jésus lui dira la Sagesse de cette Science.

(Pierre parle) « Mais toutes ces belles choses que sait Syntica, je ne les connais pas ! »

Syntica intervient :

« Et tu t'en affliges, homme ? Ne sais-tu pas que, moi, je veux m'en débarrasser pour prendre seulement ce que tu sais ?

– Vraiment ? Pourquoi ?

– Parce qu'avec la science tu peux te conduire sur la terre, mais c'est avec la sagesse que tu conquiers le Ciel. J'ai la science, tu as la sagesse.

– Mais avec ta science, tu as su venir à Jésus ! C'est donc une bonne chose !

– Mêlée à beaucoup d'erreurs dont je voudrais me dépouiller pour me revêtir de la seule sagesse. Loin de moi les vêtements parés et inutiles. Que mon vêtement soit le vêtement sévère et sans apparence extérieure de la sagesse, qui revêt d'un vêtement impérissable non ce qui est corruptible, mais ce qui est immortel. La lumière de la science tremble et vacille. La lumière de la sagesse resplendit de façon uniforme et invariablement constante comme le Divin qui l'engendre. »

Jésus a ralenti pour écouter. Il se retourne et dit à la grecque :

« Tu ne dois pas aspirer à te dépouiller de tout ce que tu sais, mais tu dois choisir dans ce que tu connais ce qui est un atome de l'Intelligence éternelle, conquis par des esprits d'une valeur indéniable.

– Ces esprits ont donc réalisé en eux-mêmes le mythe du feu dérobé aux dieux ?

– Oui, femme. Mais ils ne l'ont pas dérobé, ils ont su le recueillir quand la Divinité les effleurait de ses feux, en les caressant comme des exemples, répandus dans une humanité déchue, de ce qu'est l'homme, cet être doué de raison.

– Maître, tu devrais m'indiquer ce que je dois garder et ce que je dois laisser. Moi, je ne serais pas bon juge et puis, pour combler les vides, tu devrais mettre les lumières de ta sagesse.

– C'est ce que j'ai l'intention de faire. Je t'indiquerai jusqu'à quel point la pensée que tu connais est sage et je la prolongerai, à partir de ce point jusqu'au bout de l'idée vraie. Pour que tu saches. Ce sera bon aussi pour ceux qui sont destinés à avoir à l'avenir beaucoup de contacts avec les païens.

– Nous n'y comprendrons rien, Seigneur, gémit Jacques fils de Zébédée.

– Peu de chose pour le moment. Mais un jour vous comprendrez et les instructions présentes et leur nécessité. Et toi, Syntica, expose-moi les points qui sont pour toi les plus obscurs. Pendant les haltes, je te les éclaircirai.

– Oui, mon Seigneur. C'est le désir de mon âme qui s'unit à ton désir. Moi, comme disciple de la Vérité et toi, comme le Maître. C'est le rêve de toute ma vie : posséder la Vérité. »

Chapitre 286, p.465

Leçon à Syntica sur le souvenir des âmes

Mercredi 4 octobre 28

Ramoth

Syntica est en train de fouiller dans le sac de Jean d'En-Dor comme pour y chercher quelque chose. Mais ensuite elle préfère venir près des autres et écouter Jude, qui parle des conséquences de l'exil à Babylone et achève ainsi :

« ... peut-être cet homme en est-il encore une conséquence. Tout exil est une ruine... »

Syntica fait un signe involontaire de la tête, mais elle ne dit rien et Jude termine :

« Pourtant, il est étrange qu'on puisse se dépouiller avec une telle facilité de ce qui fait le trésor de siècles entiers pour devenir entièrement nouveau, surtout en matière de religion, et d'une religion telle que la nôtre... »

Jésus répond :

« Tu ne dois pas t'étonner si tu considères Samarie au sein d'Israël. »

286.6 Un silence... Les yeux sombres de Syntica regardent fixement le profil serein de Jésus. Elle le contemple avec intensité, mais sans mot dire. Jésus sent ce regard et se retourne pour le lui rendre.

« Tu n'as rien trouvé à ton goût ?

– Non, Seigneur. Je suis arrivée au point de ne plus savoir concilier le passé avec le présent, les idées d'auparavant avec celles de maintenant. Et il me semble que c'est pour ainsi dire une trahison, car mes anciennes idées m'ont vraiment aidée à avoir celles de maintenant. Ton apôtre parlait bien... Cependant, ma ruine est une heureuse ruine.

– Qu'est-ce qui est en ruine en toi ?

– Toute ma foi dans l'Olympe païen, Seigneur. Et pourtant je suis un peu troublée, parce qu'en lisant votre Ecriture – Jean me l'a donnée et je la lis, car sans connaissance il n'y a pas de possession – j'ai trouvé qu'il y a même dans votre histoire... des

commencements, dirai-je, il y a des faits qui ne sont pas très différents des nôtres. Maintenant, je voudrais savoir...

– Je te l'ai dit : demande et je te répondrai.

– Est-ce que tout est erreur dans la religion des dieux ?

– Oui, femme. Il n'y a qu'un seul Dieu, qui ne provient pas d'autres dieux, n'est pas soumis aux passions ni aux besoins humains, un Dieu unique, éternel, parfait, créateur.

– Je le crois. Mais je veux pouvoir répondre aux questions que d'autres païens pourraient me poser, non sous une forme qui n'admet pas la discussion, mais sous une forme qui discute pour convaincre. Moi, par moi-même et grâce à ce Dieu bienfaisant et paternel, je me suis donné des réponses vagues, mais suffisantes pour procurer la paix à mon esprit. Mais j'avais la volonté d'arriver à la vérité. D'autres la chercheront avec moins d'anxiété que moi, et pourtant tous devraient désirer cette recherche. Je n'ai pas l'intention de rester inerte auprès des âmes. Ce que j'ai eu, je voudrais le donner. Pour donner, je dois savoir. Permets-moi de savoir et je te servirai au nom de l'amour. Aujourd'hui, en route, pendant que je contemplais les montagnes – et certains aspects me remettaient en mémoire les chaînes de l'Hellade et l'histoire de ma patrie –, le mythe de Prométhée, celui de Deucalion se présentaient à moi par association d'idées... Vous avez, vous aussi, quelque chose de semblable dans le foudroiement de Lucifer, dans l'infusion de la vie dans l'argile et dans le déluge de Noé. Légères concordances, mais qui sont pourtant un souvenir... Maintenant, dis-moi : comment avons-nous pu connaître ces récits s'il n'y a pas eu de contacts entre vous et nous, si vous les avez écrits certainement avant nous, et nous aussi les avons reçus, et s'il n'y a pas moyen de remonter à leur origine ? Nous nous ignorons maintenant, en beaucoup de choses. Alors comment, il y a des millénaires de cela, avons-nous eu des légendes qui rappellent vos vérités ?

– Femme, tu devrais me le demander moins que d'autres. Tu as lu en effet des œuvres qui pourraient par elles seules répondre à ta question. 286.7 Aujourd'hui, par associations d'idées, tu es passée du souvenir de tes montagnes natales au souvenir des mythes natals et à leur comparaison. N'est-ce pas ? Pourquoi cela ?

– Parce que ma pensée en se réveillant, s'est souvenue.

– Très bien. Pareillement, les âmes de vos anciens qui ont donné une religion à ta terre se sont souvenues. Confusément, comme peut le faire quelqu'un d'imparfait et de séparé de la religion révélée. Mais elles se sont toujours souvenues. Il y a beaucoup de religions dans le monde. Eh bien ! Si nous avions ici toutes leurs particularités sur un tableau net, nous verrions qu'il y a comme un fil d'or perdu dans l'abondante boue, un fil avec des nœuds où sont renfermées des parcelles de la vérité vraie.

– Mais ne venons-nous pas tous d'un même cep ? C'est toi qui le dis. Alors, pourquoi les anciens des anciens venant du cep originel n'ont-ils pas su apporter avec eux la vérité ? N'est-ce pas une injustice de les en avoir privés ?

– Tu as lu la Genèse, n'est-ce pas ? Qu'as-tu trouvé ? Au début, un péché complexe embrassant les trois états de l'homme : matière, pensée et âme. Ensuite un fratricide, puis un double homicide pour contrebalancer l'œuvre d'Hénoch de garder la lumière dans les cœurs, puis la corruption par union sensuelle des fils de Dieu avec les filles du sang. Et malgré la purification du déluge et la restauration de la race à partir d'une semence bonne, – la première argile modelée par Dieu à son image et à forme humaine s'était animée par l'infusion du Feu vital par Dieu, et non à partir de pierres comme le disent vos mythes, ni à partir du vol du feu vital par une œuvre humaine –, voici réapparaître le ferment de l'orgueil, l'outrage à Dieu : " Atteignons le ciel " et la malédiction divine : " Qu'ils soient dispersés et ne se comprennent plus... " Et comme l'eau qui, en heurtant un rocher, se divise en ruisseaux qui ne se réunissent plus, ce cep unique s'est divisé, l'espèce est devenue des races. L'humanité, mise en fuite par son péché et par punition divine, se disperse et ne se réunit plus, emportant avec elle la confusion que l'orgueil avait créée. Mais les âmes se souviennent : quelque chose reste toujours en elles ; les plus vertueuses et les plus sages entrevoient une lumière, bien que faible, dans les ténèbres des mythes : la lumière de la vérité. C'est ce souvenir de la Lumière vue avant la vie qui remue en elles des vérités où se trouvent des bribes de la vérité révélée. M'as-tu bien compris ?

– En partie. Mais je vais y réfléchir. La nuit est l'amie de celui qui réfléchit et se recueille en lui-même.

– Alors, allons nous recueillir chacun en nous-mêmes. Allons, mes amis. Paix à vous, femmes. Paix à vous, mes disciples. Paix à toi, Alexandre Misace.

TOME 5

Chapitre 307, p.78

Une soirée dans la maison de Nazareth

Vendredi 17 novembre 28

Rédemption et faute originelle

Jean d'Endor observe : « Tu as bien parlé aussi en disant que les éléments favorables deviennent défavorables. Car l'homme use rarement de justice dans sa réflexion. Ici, le premier obstacle est l'humilité de la naissance, l'humilité de l'enfance, l'humilité de l'adolescence, l'humilité de la jeunesse de notre Jésus. L'homme oublie que la vraie valeur se cache sous des apparences modestes alors que la nullité se déguise en êtres puissants pour s'imposer à la foule.

- C'est possible... Mais rien ne change ma pensée au sujet de mes concitoyens. Quelque chose

qu'on ait pu leur dire, ils devaient savoir juger d'après les œuvres réelles du Maître et non d'après les paroles d'inconnus. »

Un long silence, rompu seulement par le bruit de la toile que la Vierge coupe en bandes pour en faire des volants. Syntica n'a jamais parlé tout en restant très attentive. Elle garde toujours son attitude de profond respect, de réserve qui ne se fait moins rigide qu'avec la Vierge et l'enfant. Mais maintenant l'enfant s'est endormi, assis sur un banc, juste aux pieds de Syntica et la tête appuyée sur les genoux de celle-ci, sur son bras replié. Aussi elle ne bouge pas et elle attend que Marie lui passe les morceaux d'étoffe.

« Quel sommeil innocent ! Il sourit... remarque Marie en se penchant sur le petit visage du dormeur.

- Qui sait à quoi il rêve ? dit en souriant Simon.

- C'est un enfant très intelligent, dit Jean.

- Il apprend rapidement et il veut avoir des explications claires. Il pose des questions, très subtiles et il veut des réponses claires. Sur tout. Je reconnais que parfois je suis embarrassé sur la réponse à donner. Ce sont des raisonnements supérieurs à son âge et aussi à mes possibilités d'explication.

- Oui ! Comme ce jour... Te rappelles-tu, Jean ? Tu avais deux élèves très difficiles, ce jour-là ! Et très ignorants ! » dit Syntica en souriant légèrement et en fixant le disciple de son regard profond.

Jean sourit à son tour et dit : « Oui. Et vous avez un maître très incapable qui doit appeler à son secours la vraie Maîtresse... car, dans aucun des nombreux livres que j'avais lus, je n'avais trouvé la réponse à donner à un enfant, sot pédagogue que j'étais. C'est signe que je suis un pédagogue encore ignorant.

- La science humaine est encore de l'ignorance, Jean. Ce n'est pas le pédagogue, mais ce qu'on lui avait donné pour l'être qui était insuffisant. La pauvre science humaine ! Oh ! comme elle me semble mutilée ! Cela me fait penser à une déité qui était honorée en Grèce. Il fallait le matérialisme païen pour pouvoir croire qu'étant privée d'ailes, la victoire serait pour toujours en possession des grecs ! Non seulement ce furent les ailes pour la Victoire, mais la liberté nous fut enlevée... Il aurait

mieux valu qu'elle eût des ailes, d'après notre croyance. Nous aurions pu la croire capable de voler pour dérober les foudres célestes afin de flécher les ennemis. Mais dans l'état où elle était, elle ne donnait pas l'espérance mais le découragement, mais une parole de tristesse. Je ne pouvais la voir sans souffrir... Elle me paraissait souffrante, avilie par sa mutilation. Un symbole de douleur et non pas de joie... Et elle le fut. Mais comme pour la Victoire l'homme agit avec la Science. Il lui mutile les ailes qui permettraient d'atteindre le savoir du Surnaturel, en lui donnant des clefs pour ouvrir tant de secrets du connaissable et de la création. Ils ont cru et ils croient la tenir captive en lui mutilant les ailes... Ils n'en ont fait qu'une déficiente... La science ailée ce serait la Sagesse. Comme elle est, ce n'est qu'une compréhension partielle.

- Et ma Mère vous a répondu ce jour-là ?

- Avec une clarté parfaite et une chaste parole, pouvant être entendue par un enfant et deux adultes de sexe différent sans que personne eût à rougir.

- Sur quoi portait-elle ?

- Sur la faute d'origine, Maître. J'ai écrit l'explication de ta Mère pour m'en souvenir » dit encore Syntica, et Jean d'Endor dit aussi : « Moi de même. Je crois que c'est une chose sur laquelle on nous interrogera beaucoup, si un jour on va parmi les gentils. Moi, je ne pense pas y aller parce que...

- Pourquoi, Jean ?

- Parce que j'ai peu de temps à vivre.

- Mais tu y irais volontiers ?

- Plus que beaucoup d'autres en Israël, parce que je n'ai pas de préventions. Et aussi... Oui, aussi pour cela. J'ai donné le mauvais exemple parmi les gentils, à Cintium, et en Anatolie. J'aurais voulu arriver à faire le bien où j'ai fait du mal. Le bien à faire : apporter ta parole là-bas, te faire connaître... Mais ce serait trop d'honneur... Je ne le mérite pas. »

Jésus le regarde en souriant, mais ne dit rien à ce sujet. Il demande : « Et vous n'avez pas d'autres questions à me poser ?

- Moi, j'en ai une. Elle m'est venue l'autre soir, quand tu parlais de l'oisiveté avec l'enfant. J'ai cherché à me donner une réponse, mais sans y réussir. J'attendais le sabbat pour te la faire, quand

les mains sont inoccupées et que notre âme, entre tes mains, s'élève vers Dieu, dit Syntica.

- Pose maintenant ta question pendant que l'on attend l'heure du repos.

- Voici, Maître. Tu as dit que si quelqu'un s'attédie dans le travail spirituel, il s'affaiblit et se prédispose aux maladies de l'esprit. N'est-ce pas ?

- Oui, femme.

- Maintenant cela me semble en opposition avec ce que j'ai entendu de Toi et de ta Mère sur la faute d'origine, ses effets en nous, la libération de cette faute par ton intermédiaire. Vous m'avez enseigné que par la Rédemption sera annulée la faute d'origine. Je crois ne pas me tromper en disant qu'elle sera annulée non pas pour tous, mais seulement pour ceux qui croiront en Toi.

- C'est vrai.

- Je laisse donc les autres et je prends un de ces sauvés. Je le considère après les effets de la Rédemption. Son âme n'a plus la faute d'origine. Elle revient donc en possession de la Grâce comme l'avaient les premiers Parents. Cela ne lui donne-t-il pas alors une vigueur, qu'aucune langueur ne peut attaquer ? Tu diras : "L'homme fait aussi des péchés personnels". C'est d'accord, mais je pense qu'eux aussi tomberont avec ta Rédemption. Je ne te demande pas comment. Mais je suppose que pour témoigner qu'elle a vraiment existé - et je ne sais pas d'ailleurs comment elle se produira, bien que tout ce qui se rapporte à Toi dans le Livre sacré fasse trembler, et j'espère qu'il s'agit d'une souffrance symbolique, limitée au moral, bien que la douleur morale ne soit pas une illusion mais un spasme peut-être plus atroce que le spasme physique - je suppose que tu laisseras, des moyens, des symboles. Toutes les religions en ont et on les appelle alors des mystères... Le baptême actuel en vigueur en Israël, en est un, n'est-ce pas ?

- Oui. Et il y aura, avec des noms différents de ceux que tu leur donnes, dans ma religion aussi des signes de ma Rédemption appliqués aux âmes pour les purifier, les fortifier, les éclairer, les soutenir, les nourrir, les absoudre.

- Et alors ? Si elles sont absoutes aussi des péchés personnels, elles seront toujours en grâce... Comment alors seront-elles faibles et prédisposées à des maladies spirituelles ?

- Je t'apporte une comparaison. Prenons un enfant qui vient de naître de parents très sains, sain et robuste lui aussi. Il n'y a en lui aucune tare physique, héréditaire. Son organisme est parfait pour le

squelette et les organes. Il jouit d'un sang qui est sain. Il a, par conséquent, tout ce qui est requis pour grandir fort et sain, parce qu'aussi la mère a un lait abondant et nourrissant. Mais dès le premier instant de sa vie, il est atteint par une très grave maladie, dont on ne connaît pas la cause. Une maladie vraiment mortelle. Il s'en tire difficilement, grâce à la pitié de Dieu qui lui garde la vie, déjà sur le point de quitter son petit corps. Eh bien, crois-tu qu'après cela cet enfant sera robuste comme s'il n'avait pas eu ce mal ? Non, il y aura une faiblesse permanente en lui. Même si elle n'est pas visible, elle existera et le prédisposera aux maladies qu'il aurait évitées s'il n'avait pas été malade. Quelque organe ne sera plus intègre comme avant. Son sang sera moins résistant et moins pur qu'auparavant, toutes raisons pour lesquelles il contractera plus facilement des maladies et celles-ci, quand elles l'atteindront, le prédisposeront à tomber de nouveau malade.

Il en est de même dans le domaine spirituel. La Faute d'origine sera effacée chez ceux qui croient en Moi. Mais l'esprit conservera une tendance au péché que sans la Faute originelle il n'aurait pas eue. C'est pour cela qu'il faut surveiller et soigner continuellement son esprit comme le fait une mère soucieuse pour son cher petit resté affaibli à la suite d'une maladie infantile. Il faut donc éviter l'oisiveté et être toujours actif pour fortifier les vertus. Si quelqu'un tombe dans la paresse ou la tiédeur il sera plus facilement séduit par Satan. Et tout péché grave, parce qu'il ressemble à une grave rechute, le disposera toujours plus à l'infirmité et à la mort de l'esprit. Au contraire, si rendue par la Rédemption, la Grâce est aidée par une volonté active et infatigable, voilà qu'elle se garde. Et non seulement cela. Mais elle grandit associée aux vertus conquises par l'homme. Sainteté et Grâce ! Quelles ailes sûres pour voler vers Dieu ! As-tu compris ?

- Oui, mon Seigneur. Toi, c'est-à-dire la Trinité très sainte, vous donnez à l'homme la base qu'il lui faut. L'homme, grâce à son travail et à son attention, doit éviter sa destruction. J'ai compris. Tout péché grave détruit la Grâce, c'est-à-dire la santé de l'esprit. Les signes que tu nous laisseras rendront la santé, c'est vrai, mais le pécheur obstiné, qui refuse la lutte contre le péché, deviendra à chaque fois plus faible même si chaque fois il reçoit le pardon. Il faut donc lutter pour ne pas périr. Merci, Seigneur... Margziam s'éveille. Il est tard..."

Chapitre 314, p.126

Promesse de Syntica au départ pour son exil

Le dîner dans la maison de Nazareth

Dimanche 17 décembre 28

Et il (Simon le Zélote) ajoute :

« Moi, je ne conseille rien, mais je dis que cet endroit devrait être salubre à Jean aussi bien pour l'esprit que pour la chair, plus encore qu'Antioche. Il est abrité des vents, l'air y est léger, car il vient des bois de résineux situés sur les pentes d'une petite colline qui protège des vents de la mer, mais permet cependant aux sels de mer bienfaisants de se répandre jusque là : c'est un endroit paisible, silencieux, et pourtant gai grâce aux myriades de fleurs et d'oiseaux qui y vivent en paix... Enfin, vous verrez vous-mêmes ce qui vous convient le mieux. 314.6 Syntica est si judicieuse ! En ces choses-là, il vaut mieux s'en remettre aux femmes, n'est-ce pas ?

– En effet, je confie mon Jean précisément au bon sens et au bon cœur de Syntica, répond Jésus.

– Et moi aussi » dit Jean d'En-Dor. « Moi... moi... moi, je n'ai plus aucune énergie... et... je ne serai jamais plus utile à rien...

– Jean, ne parle pas ainsi ! Quand l'automne dépouille les arbres, il n'est pas dit qu'ils soient inertes. Au contraire, ils travaillent avec une énergie cachée à préparer le triomphe de leur prochaine fructification. Pour toi, c'est la même chose. Tu es maintenant dépouillé par le vent froid de cette douleur. Mais en réalité, au plus profond de toi-même, tu travailles déjà pour tes nouveaux ministères. Ta peine elle-même te poussera à l'action. Pour ma part, j'en suis certaine. Alors tu seras toujours celui qui m'aidera, moi, pauvre femme qui ai encore tant à apprendre pour devenir *quelque chose* de Jésus.

– Ah ! Que veux-tu donc que je sois désormais ? Je n'ai plus rien à faire... Je suis fini !

– Non, ce n'est pas bien de dire cela ! Seul celui qui meurt peut dire : " Je suis un homme fini. " Pas les autres. Tu crois que tu n'as plus rien à faire ? Il te reste encore ce que tu m'as confié un jour : accomplir le sacrifice. Et comment, sinon par la souffrance ? Jean, il est prétentieux de te citer les sages, à toi le pédagogue, mais je te rappelle Gorgias de Léontine. Il enseignait qu'*on n'expie, en cette vie ou en l'autre, que par les douleurs et les souffrances*. Et je te rappelle encore notre grand Socrate : " Désobéir à celui qui nous est supérieur, qu'il soit dieu ou homme, est mal et honteux. " Or, s'il était juste de le faire pour obéir à une injuste sentence prononcée par des hommes injustes, que sera-ce s'il s'agit d'un ordre donné par l'Homme très saint et par notre Dieu ? Il est grand d'obéir, seulement parce que c'est obéir. C'est donc un immense mérite que d'obéir à un ordre saint, que moi je juge comme une grande miséricorde et sur lequel tu dois avoir le même jugement que moi. Tu ne cesses de dire que ta vie arrive à son terme et que tu ne crois pas encore avoir

remboursé tes dettes envers la Justice. Alors pourquoi ne prends-tu pas cette grande douleur comme un moyen d'arriver à annuler ces dettes, et ce dans le court laps de temps qui te reste encore ? Une grande douleur pour avoir une grande paix ! Crois-moi, cela vaut la peine d'en souffrir. L'unique but qui soit important dans la vie, c'est d'arriver à la mort après avoir conquis la vertu.

– Tu me redonnes du courage, Syntica... Fais-le toujours.

– Je le ferai. Je te le promets ici. Mais de ton côté, aide-moi, en homme et en chrétien. »

314.7 Le repas est fini. Marie ramasse les poires qui restent et les met dans un pot pour les donner à André, qui sort et revient en disant :

« Il pleut toujours plus. Je suis d'avis qu'il vaut mieux...

– Oui. Attendre, c'est toujours prolonger l'agonie. Je vais tout de suite préparer la bête. Et vous aussi, venez avec les coffres et tout le reste. Toi aussi, Porphyrée. Vite ! Tu es si patiente que l'âne a été conquis et qu'il se laisse habiller (c'est le mot qu'il emploie) sans entêtement. Après, c'est André, qui te ressemble, qui s'en chargera. Allons, en route tout le monde ! »

Et Pierre les pousse tous hors de la pièce et de la cuisine à l'exception de Marie, Jésus, Jean d'En-Dor et Syntica.

« Maître ! O Maître, aide-moi ! C'est l'heure de... me sentir fendre le cœur ! Oui, elle est venue ! Ah ! Pourquoi, bon Jésus, ne m'as-tu pas fait mourir ici, dès que j'ai connu le déchirement de ma condamnation et fait l'effort de l'accepter ? »

Tout angoissé, Jean d'En-Dor s'abat sur la poitrine de Jésus en pleurant. Marie et Syntica essaient de le calmer et Marie, bien que toujours si réservée, le détache de Jésus en l'embrassant et en l'appelant « mon fils chéri, mon fils préféré »...

314.8 Au même moment, Syntica s'agenouille aux pieds de Jésus en disant :

« Bénis-moi, consacre-moi pour que je sois fortifiée. Seigneur, Sauveur et Roi, ici, en présence de ta Mère, je jure et je promets de suivre ton enseignement et de te servir jusqu'à mon dernier soupir. Je jure et je promets de me vouer à ta doctrine et à ceux qui te suivent, par amour pour toi, Maître et Sauveur. Je jure et je promets que ma vie n'aura pas d'autre but, et que tout ce qu'est le monde et la chair est pour moi définitivement mort, alors qu'avec l'aide de Dieu et des prières de ta Mère, j'espère vaincre le démon pour qu'il ne m'induisse pas en erreur et qu'à l'heure de ton Jugement je ne sois pas condamnée. Je jure et je promets que les séductions et les menaces ne me feront pas plier et que je m'en souviendrai, à moins que Dieu n'en dispose autrement. Mais j'espère en lui et je crois en sa bonté, ce qui me donne la certitude qu'il ne me laissera pas à la merci de forces obscures plus fortes que les miennes. Consacre ta servante, Seigneur, pour qu'elle soit défendue contre les embûches de l'ennemi, quel qu'il soit. »

Jésus lui pose les mains sur la tête, les paumes ouvertes comme le font aussi les prêtres, et prie sur elle. Marie conduit Jean d'En-Dor auprès de Syntica et le fait s'agenouiller en disant :

« Lui aussi, mon Fils, afin qu'il te serve dans la sainteté et la paix. »

Et Jésus réitère son geste sur la tête inclinée du pauvre Jean. Puis il le relève et fait lever Syntica, en mettant leurs mains dans les mains de Marie et en disant :

« Et que ce soit elle, la dernière qui vous caresse ici. »

A ces mots, il sort rapidement pour aller je ne sais où.

« Mère, adieu ! Je n'oublierai jamais ces journées, gémit Jean.

– Moi non plus, je ne t'oublierai pas, mon fils chéri.

– Moi aussi, Mère... Adieu. Permits-moi de t'embrasser encore. Oh ! Après tant d'années, je m'étais rassasiée de baisers maternels ! Maintenant, c'est fini... »

Syntica pleure dans les bras de Marie, qui l'embrasse. Jean sanglote sans retenue. Marie l'étreint lui aussi. Maintenant, elle les a tous les deux dans les bras, en vraie Mère des chrétiens, et elle effleure de ses lèvres très pures la joue rugueuse de Jean d'un baiser pudique, mais plein d'affection. Avec ce baiser, les larmes de la Vierge restent sur la joue émaciée...

Chapitre 316

L'adieu de Jésus à Jean d'Endor et à Syntica

Lundi 18 décembre 28

L'âne se met au pas ; il est si obéissant et avisé qu'il n'oblige pas Jésus à une stricte surveillance. Jésus en profite pour lâcher les rênes, prendre la main de Jean d'En-Dor et poser l'autre sur la tête de Syntica.

316.3 « Mes enfants, je vous remercie de tout le bonheur que vous m'avez donné. Cette année a été pour moi parsemée de fleurs de joie parce que j'ai pu cueillir vos âmes et les garder en ma présence pour me cacher les laideurs du monde, pour parfumer l'air corrompu par le péché du monde, pour verser en moi la douceur, pour me confirmer dans l'espoir que ma mission n'est pas inutile. Marziam, toi, mon Jean, Hermastée, toi, Syntica, et Marie, sœur de Lazare, ou encore Alexandre Misace et d'autres encore... Ces fleurs triomphales du Sauveur que seuls les cœurs droits savent apprécier pour ce qu'ils sont... Pourquoi hoches-tu la tête, Jean ?

– Parce que tu es bien bon de me compter au nombre des cœurs droits, mais mon péché est toujours présent à ma pensée...

– Ton péché est le fruit d'une chair excitée par deux misérables. La rectitude de ton cœur fait le fond de ton moi honnête, qui désire des choses honnêtes, malheureux parce qu'elles t'ont été enlevées par la mort ou par la méchanceté, mais non moins vif pour autant sous l'épaisseur d'une si grande douleur. Il a suffi que la voix du Sauveur s'infilte dans les profondeurs où languissait ton moi pour que tu te relèves d'un bond, secouant tout poids, pour venir à moi. N'est-ce pas vrai ? Tu es donc un cœur droit. Beaucoup plus droit que d'autres qui n'ont pas ton péché, mais en ont de bien plus graves parce que réfléchis et obstinément conservés vivants...

Vous, les fleurs de mon triomphe de Sauveur, soyez donc bénis. Dans ce monde fermé et hostile qui abreuve le Sauveur d'amertume et de dégoût, vous avez représenté l'amour. Merci ! Dans les heures les plus pénibles que j'ai connues cette année, je vous ai gardés présents à l'esprit pour y trouver consolation et soutien. Dans celles encore plus pénibles que je traverserai, je vous garderai encore plus présents à l'esprit. Jusqu'à la mort. Et vous serez avec moi pour l'éternité. Je vous le promets.

316.4 Je vous confie mes intérêts les plus chers, c'est-à-dire la préparation de mon Eglise en Asie Mineure, là où je ne puis aller moi-même parce que c'est ici, en Palestine, que se trouve le terrain de ma mission, et parce que la mentalité rétrograde des grands d'Israël emploierait tous les moyens pour me nuire si j'allais ailleurs. C'est ainsi que j'agirais si j'avais d'autres Jean et d'autres Syntica pour d'autres pays. De cette façon, mes apôtres trouveraient le terrain labouré pour y répandre la semence à l'heure qui viendra !

Soyez doux et patients, et en même temps forts, pour pénétrer et supporter. Vous trouverez des esprits obtus et railleurs. Ne vous en désolerez pas. Pensez ceci : " Nous mangeons le même pain et buvons à la même coupe que notre Jésus. " Vous n'êtes pas plus grands que votre Maître et vous ne pouvez prétendre connaître un meilleur sort. Voici le meilleur sort : partager ce qu'a le Maître.

Je ne vous donne qu'un ordre : celui de ne pas vous avilir, de ne pas vouloir vous donner une réponse à cet éloignement qui n'est pas un exil, ainsi que Jean veut le penser, mais une approche du seuil de la Patrie avant tous les autres, comme des serviteurs mieux formés que nul autre. Le Ciel s'est abaissé sur vous comme un voile maternel et le Roi des Cieux vous accueille déjà sur son sein, il vous protège de ses ailes de lumière et d'amour tels les premiers-nés de la nichée sans bornes des serviteurs de Dieu, du Verbe de Dieu qui, au nom du Père et de l'éternel Esprit, vous bénit pour cette heure et pour toujours.

Et priez pour moi, le Fils de l'homme, qui vais à la rencontre de toutes ses tortures de Rédempteur. Ah ! En vérité mon humanité va être écrasée par les plus amères expériences ! Priez pour moi. J'aurai besoin de vos prières... Elles seront des caresses... Elles seront des aveux d'amour... Elles seront une aide pour ne pas en venir à dire : " L'humanité n'est faite que de satans "...

316.5 Adieu, Jean ! Donnons-nous le baiser d'adieu... Ne pleure pas ainsi... Je t'aurais gardé au prix de vouloir m'arracher des lambeaux de chair, si je n'avais pas vu tout le bien que produira cette séparation, pour toi comme pour moi. Un bien éternel...

Adieu, Syntica. Oui, baise aussi mes mains, mais pense que si la différence de sexe m'interdit de t'embrasser comme une sœur, je donne à ton âme un baiser fraternel...

Et attendez-moi spirituellement. Je viendrai. Vous me trouverez auprès de vos fatigues et de vos âmes. Oui, car si l'amour pour l'homme a enfermé ma nature divine dans une chair mortelle, il n'a cependant pas pu imposer des limites à ma liberté. Et je suis libre d'aller comme Dieu auprès de ceux qui méritent d'avoir Dieu avec eux.

Adieu, mes enfants. Le Seigneur est avec vous... »

Jésus s'arrache à l'étreinte convulsive de Jean d'En-Dor qui se serre à ses épaules, de Syntica qui s'est agrippée à ses genoux, et il saute vivement du char. Il fait un signe d'adieu à ses apôtres et s'éloigne en courant par le chemin déjà parcouru, rapide comme un cerf que l'on poursuit...

Chapitre 321, p.169

Vendredi 22 décembre 28

Séleucie

Sagesse de Syntica qui reconforte Jean d'Endor

321.3 Le Crétois juge opportun de laisser en paix ses dieux et de descendre de l'Olympe sur la terre, ou plutôt sur la mer, sur son navire, en invitant les apôtres à venir à la proue pour bien voir la ville qui approche.

« Voilà, vous voyez ? Vous n'êtes jamais venus ici ?

– Moi, une fois, mais par voie de terre, dit Simon le Zélote d'un ton sérieux et tranchant.

– Ah ! Bien ! Dans ce cas, tu sais au moins que le vrai port d'Antioche, c'est Séleucie, sur la mer, à l'embouchure de l'Oronte, qui se prête gracieusement à accueillir les navires et, par des temps d'eaux profondes, il peut être remonté par des barques légères jusqu'à Antioche. La ville que vous voyez, la plus grande, c'est Séleucie. L'autre, vers le midi, n'est pas une ville, mais les ruines d'un endroit dévasté. Elles trompent, mais c'est un village mort. Cette chaîne est le mont Piérus qui fait donner à la ville le nom de Séleucie de Piérie. Ce pic plus à l'intérieur, au-delà de la plaine, c'est le mont Casios qui domine comme un géant la plaine d'Antioche ; l'autre chaîne au nord, c'est celle de l'Aman. Ah ! Vous verrez à Séleucie et à Antioche quels travaux les Romains ont faits ! Ils ne pouvaient rien construire de plus grand : un port qui est l'un des meilleurs avec trois bassins et des canaux, des jetées et des digues. Il n'y en a pas autant en Palestine. Mais la Syrie est meilleure que d'autres provinces de l'Empire... »

Ses paroles tombent dans un silence glacial. Même Syntica qui, étant grecque, est moins susceptible que les autres, serre les lèvres, et son visage prend plus que jamais le caractère incisif d'une figure de médaille ou de bas-relief : un vrai visage de déesse, dédaigneuse des contacts terrestres. Le Crétois s'en aperçoit et s'excuse :

« Que voulez-vous ! Au fond, je gagne ma vie avec les Romains !... »

La réponse de Syntica est tranchante comme un coup de sabre :

« Et l'or émousse le fil à l'épée de l'honneur national et de la liberté. »

Elle le dit sur un tel ton et dans un latin si pur que l'autre en reste pétrifié... Puis il ose demander :

« Mais n'es-tu pas grecque ?

– Je suis grecque. Mais, toi, tu aimes les Romains. Je te parle dans la langue de tes maîtres, pas dans la mienne, celle de la Patrie martyre. »

Le Crétois est confus et les apôtres éprouvent un muet enthousiasme pour la leçon qu'elle donne au panégyriste de Rome.

321.4 Celui-ci pense bien détourner la conversation en demandant par quel moyen ils iront de Séleucie à Antioche.

« Avec nos jambes, homme, répond Pierre.

– Mais c'est le soir. Il fera nuit quand vous débarquerez...

– Il y aura bien un endroit où dormir.

– Oh ! Certainement ! Mais vous pourriez dormir aussi ici jusqu'à demain. »

Jude, qui a déjà vu apporter tout ce qu'il faut pour un sacrifice aux dieux, qui sera peut-être offert à l'arrivée au port, intervient :

« Pas besoin. Nous te sommes reconnaissants pour ta bonté, mais nous préférons descendre. N'est-ce pas, Simon ?

– Oui, oui. Nous aussi, nous devons dire nos prières et... c'est soit toi et tes dieux, soit nous et notre Dieu.

– Faites comme vous le croyez bon. Il me plaisait d'être agréable au fils de Théophile.

– Et nous aussi au Fils de Dieu, en te persuadant qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Mais tu es un roc inébranlable. Comme tu vois, nous sommes pareils. Mais qui sait si, un jour, on ne se reverra pas, en te retrouvant moins entêté... » dit Simon le Zélote.

Nicomède fait un geste comme pour dire : " Qui sait quand ? " Un geste d'indifférence ironique devant l'invitation à reconnaître le Dieu vrai et à abandonner le faux. Puis il reprend son poste de pilote, car désormais le port est tout proche.

« Descendons prendre les coffres. Débrouillons-nous tout seuls. J'ai hâte de quitter cet infect païen » dit Pierre.

Et ils descendent tous, sauf Syntica et Jean.

321.5 Eux, les deux exilés, se tiennent l'un près de l'autre et regardent les digues s'approcher toujours plus.

« Syntica, un autre pas vers l'inconnu, un autre arrachement au doux passé, une autre agonie, Syntica... Je n'en peux plus... »

Syntica lui prend la main. Elle est très pâle, affligée. Mais elle est toujours la femme forte qui sait donner de la force :

« Oui, Jean, un autre arrachement, une autre agonie. Mais ne dis pas : un autre pas vers l'inconnu... Ce n'est pas juste. Nous connaissons notre mission ici. Jésus l'a précisée. Nous n'allons donc pas vers l'inconnu mais, au contraire, nous nous unissons de plus en plus à ce que nous connaissons, la Volonté de Dieu. Il n'est pas juste non plus de dire : " un autre arrachement ". Nous nous unissons à sa volonté. L'arrachement sépare. En ce qui nous concerne, l'acception nous unit. Il n'y a donc pas d'arrachement. Nous nous séparons uniquement de tous les plaisirs sensibles de notre amour pour lui, notre Maître, en gardant les délices de la sensibilité spirituelle, en portant l'amour et le devoir à un niveau plus élevé que le niveau terrestre. Es-tu persuadé qu'il en est ainsi ? Oui ? Dans ce cas, tu ne dois pas dire non plus : " une autre agonie ". L'agonie annonce une mort prochaine mais nous, en rejoignant le plan spirituel pour en faire notre demeure, notre atmosphère et notre nourriture, nous ne mourons pas, mais " nous *vivrons* ", car ce qui est spirituel est éternel. Par conséquent, nous nous élevons vers une vie plus vivante qui anticipe la grande Vie des Cieux. Courage, donc ! Oublie d'être l'homme Jean, et souviens-toi que tu es destiné au Ciel. Raisonne, pense, agis et espère seulement comme un citoyen de cette Patrie immortelle... »

TOME 5

Chapitre 366

Lettres d'Antioche

Samedi 10 mars 29

Béthanie, Gethsémani

366.9 Jésus fait signe de se taire et ouvre le rouleau de Syntica. Il lit :

“ Syntica au Seigneur Jésus, avec tout l'amour dont elle est capable. A la Mère bénie, vénération et louange. Aux frères dans le Seigneur, reconnaissance et bénédiction. A Marziam, le baiser de sa sœur lointaine.

Jean t'a parlé, Maître, de notre vie. Il t'a dit, très en abrégé, ce qu'il fait, et ce que moi je fais, en tant que femme. J'ai ma petite école pleine de fillettes, et cela m'est un gain spirituel important, parce que je te les gagne, mon Seigneur, en parlant du vrai Dieu, à l'occasion du travail lui-même. Ici, dans cette région où tant de races se sont mélangées, il y a un écheveau embrouillé de religions. Tellement embrouillé que... ce ne sont plus que des rites impraticables, des effilochures de religions qui ne servent plus à rien. Au milieu, rigide et intransigeante, la foi juive brise sous son poids les fils déjà usés des autres, sans rien obtenir.

Jean, qui a des élèves, doit se comporter avec prudence. Moi, avec les fillettes, j'y vais plus librement. Etre femme est toujours une infériorité, si bien que, pour des familles de religions différentes, il est sans importance que les fillettes soient mélangées dans une école unique. Il suffit qu'elles apprennent l'art fructueux de la broderie. Et bénie soit l'idée méprisante que le monde a de nous, les femmes, car cela me permet d'élargir toujours plus mon cercle d'influence. Les broderies se vendent comme des petits pains, leur réputation s'étend, les acheteuses viennent de loin. A toutes, j'ai la possibilité de parler de Dieu... Les fils qui, sur le métier ou sur la toile, deviennent des fleurs, des animaux, des étoiles, servent, dès qu'on le veut, à diriger les âmes vers la Vérité. Connaissant plusieurs langues, je peux me servir du grec avec les Grecs, du latin avec les Romains, de l'hébreu avec les Juifs. Mieux, je ne cesse de me perfectionner en hébreu grâce à l'aide de Jean.

Un autre moyen de pénétration, c'est l'onguent de Marie. J'en ai refait une quantité avec les essences qui existent ici et j'y ai mêlé une petite partie de l'onguent primitif pour le sanctifier. Ulcères et douleurs, blessures et mal de poitrine disparaissent. Il est vrai qu'en faisant les pansements avec le baume, je répète sans arrêt les deux noms saints : Jésus-Marie. Et même, en jouant sur le nom grec du Christ, j'ai appelé ce baume ' Oint Myrrhe '. N'est-ce pas cela ? N'y a-t-il pas en lui l'essence salutaire de la Myrrhe de Dieu qui t'a engendré, ô Huile précieuse qui fais de nous des rois ? Je dois rester bien souvent levée pour pouvoir en préparer du nouveau, et je prierais la Sainte de m'en préparer encore et de m'en envoyer pour la fête des Tentes, pour que je puisse le mélanger à l'autre fabriqué par l'infime servante de Dieu que je suis. Mais si j'agis mal, dis-le-moi, Seigneur, et je ne le ferai jamais plus.

366.10 Le cher Jean fait beaucoup d'éloges de moi, mais que devrais-je dire de lui ? Il endure des souffrances aiguës, mais il a un courage merveilleux. Si je ne connaissais pas son secret, j'en serais étonnée. Mais depuis cette nuit où, revenant d'auprès d'un malade, je l'ai trouvé en extase, transfiguré, lorsque j'ai entendu ses paroles et que, prosternée, je me suis rendu compte que tu étais présent à ton serviteur, je ne peux plus m'étonner. Peut-être, au contraire, quelque frère s'étonnera-t-il d'apprendre que je ne regrette pas de ne pas t'avoir vu, moi aussi. Pourquoi devrais-je le regretter ? Tout est bien, tout est suffisant de ce que tu donnes. Chacun reçoit la part qu'il mérite et qui lui est nécessaire. Il est donc bien que Jean te possède visiblement, et moi en esprit seulement.

Suis-je heureuse ? Comme femme, j'ai regretté le temps où j'étais avec Marie et toi. Mais, comme âme, je suis très heureuse, car je crois que c'est maintenant seulement que je te sers, mon Seigneur. Je pense que le temps n'est rien. Je pense que l'obéissance est la monnaie qui paie l'entrée dans ton Royaume. Je pense que t'aider est une grâce dont la pauvre esclave ne pouvait rêver, même à un moment de délire, et que tu m'as accordé de

t'aider. Je pense que, séparée maintenant, je te posséderai à la fin pendant toute l'éternité. Et je fredonne la chanson de Jean, comme le fait l'alouette au printemps sur les champs dorés de l'Hellade. Mes fillettes la reprennent, parce qu'elles disent qu'elle est belle, et je les laisse chanter au rythme du métier, qui ressemble tant à celui de la rame en ce jour lointain, car je crois que dire ton nom, Mère, c'est se disposer à la grâce.

Jean me prie d'ajouter la nouvelle que t'a envoyée un citoyen distingué d'Antioche, du nom de Nicolaï. C'est sa première conquête pour ton troupeau. Nous espérons beaucoup que Nicolaï ne décevra pas l'estime que nous avons de lui dans notre cœur.

Bénis ta servante, Seigneur. Bénis-la, Mère, bénissez-moi tous, vous les saints et toi, enfant béni, qui grandis en sagesse auprès du Seigneur. ”

TOME 10

Chapitre 632

Apparition de Jésus à Syntica

Mardi 16 avril 30

632.29 Syntica est occupée à plier des vêtements pour préparer un sac de voyage. C'est le soir, car une petite lampe, posée sur une table, diffuse une très relative lueur tremblante. La pièce s'illumine vivement. Etonnée, Syntica lève la tête pour voir ce qui arrive, d'où vient cette lumière si claire dans cette pièce toute close. Mais avant qu'elle ne voie, Jésus la devance :

« C'est moi. N'aie pas peur. Je me suis montré à plusieurs personnes pour les confirmer dans la foi. Je me montre à toi aussi, qui es obéissante et fidèle. Je suis ressuscité. Tu vois ? Je ne souffre plus. Pourquoi pleures-tu ? »

Devant la beauté du Glorifié, la femme ne trouve pas ses mots... Jésus lui sourit pour l'encourager et ajoute :

« Je suis ce même Jésus qui t'a accueillie sur la route, près de Césarée. Tu savais parler à cette époque, alors que tu étais toute craintive et que j'étais pour toi l'Inconnu. Et maintenant, tu ne sais pas me dire un mot ?

– Seigneur ! Je m'apprêtais à partir... pour m'ôter du cœur tant d'inquiétude et de douleur...

– Pourquoi de la douleur ? Ne t'a-t-on pas annoncé que j'étais ressuscité ?

– On l'a annoncé et démenti. Mais je ne me suis pas laissée troubler par ces contradictions. Je savais que tu ne pouvais pas te décomposer dans un tombeau. J'ai pleuré sur ton martyre. J'ai cru, avant même qu'on ne m'en parle, à ta résurrection. Et j'ai continué de croire quand d'autres sont venus prétendre le contraire. Mais je voulais aller en

Galilée. Je pensais : à lui, on ne peut plus faire de mal. Il est davantage Dieu qu'homme. Je ne sais si je m'exprime bien...

– Je comprends ta pensée.

– Et je me disais : je l'adorerai et je verrai Marie. Je supposais que tu ne resterais pas beaucoup parmi nous, de sorte que je hâtais mon départ. Je pensais : quand il sera retourné au Père, comme il disait, sa Mère sera un peu triste malgré sa joie, car c'est une âme, mais aussi une mère... Et j'essaierai de la consoler, maintenant qu'elle est seule... J'étais orgueilleuse !

– Non. C'était de la pitié. Je ferai part de ton désir à ma Mère. Mais n'y va pas. Reste là où tu es et continue à œuvrer pour moi, plus encore maintenant qu'avant. Tes frères, les disciples, ont besoin du travail de tous pour pouvoir propager ma doctrine. Tu m'as vu. Marie est confiée à Jean. N'aie plus aucune peine. La certitude de m'avoir vu et la puissance de ma bénédiction te permettront de fortifier ton âme. »

632.30 Syntica a un grand désir de l'embrasser, mais elle n'ose pas. Jésus lui dit :

« Viens. »

Elle s'enhardit alors et se traîne à genoux près de Jésus. Mais au moment de lui baiser les pieds, elle voit les deux plaies et retient son geste. En larmes, elle prend un coin du vêtement et le baise en murmurant :

« Que t'ont-ils fait ! » Puis une question : « Et Jean-Félix ? »

– Il est heureux. Il ne se souvient plus que de l'amour, et il vit en lui. Paix à toi, Syntica. »

Il disparaît.

La femme reste dans l'adoration, à genoux, le visage levé, les mains un peu tendues, des larmes sur le visage, un sourire sur les lèvres...